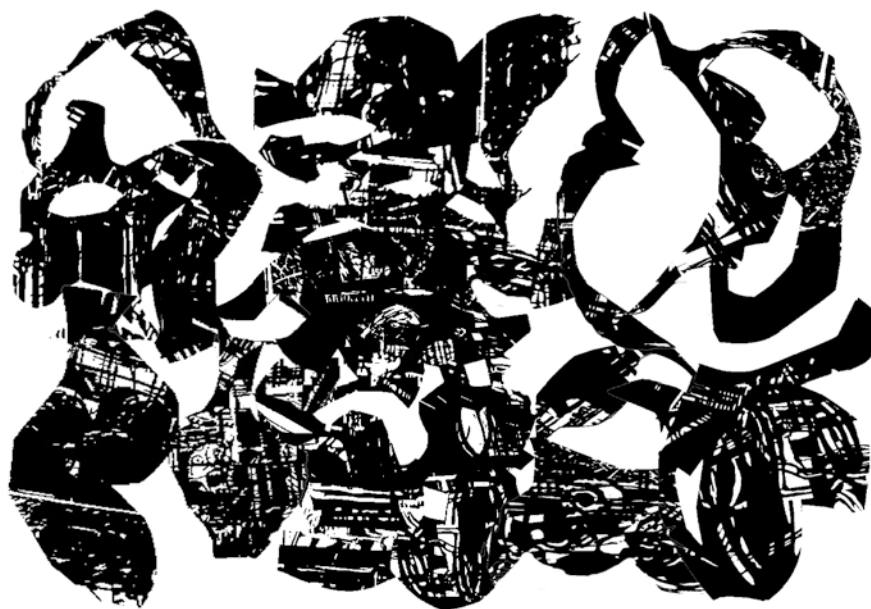


[appareil]

Isabelle Monin

**Des
cendres de Dom Juan**



Bruno Guattari. Éditeur



Isabelle Monin

Des
cendre·s de Dom Juan

mise en image par Philippe Agostini

postface de l'auteure

[appareil]



Bruno Guattari Éditeur



Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter
Molière - *Dom Juan ou le Festin de pierre*, I, 2 (1665)

I



il pleut des cendres dans la tête des gens qui pensent
qui pensent encore changer le monde
changer leur vie

leur vision de l'aurore

l'horreur naissante
des vanités

ces flammèches d'alcool
lèchent les braises de mille idoles
cramées
à moitié nues

– comme tes crucifix baby doll –

sur l'autel des paisibles litanies
où paissent les ouailles de tes hivers
pétrifiés

te défaire du symbole tu veux
mais tu préfères lever le voile sans en perdre la vue
la vie

ta vision de l'aurore

l'horreur attenante à tes cris atones

froid dans la nuit
une solitude
hurle ton nom aux repentirs d'alcôve abandonnée
étouffée

n'aie crainte, ce n'est qu'un miroir – sans tain
et le temps te pèse en vain

comme tu l'accuses encore une fois
du vide laissé sous sa carcasse

séduisante et puis
vengeresse
asphyxie de tes appels entrants
avant qu'ils ne t'échappent

plus rien ne sort de ta bouche courbée vers le bas
– pas même un cri

comme ton sexe amer qui succombe

aux saccades cinglantes des cartons dessinés
balayés
à l'aveuglette le long des larmes boueuses

qu'elles t'ont laissé éponger
comme tes fictions hypnotiques

pendant ce temps toi toi toi

et ton manque sidéral

de caresses autochtones
pardon

attends,
les murs pleurent plus que tu ne les entends,

attends

attends

tes ronflements ne dérangent plus que les souris malignes
 qui sans fil(tre) grignotent
 les gravats de ton cerveau tamisé

– indigestion bien ordinaire

de synapses claquées au sol comme mèmes scrollés

– véridiquement *stolen*

quand la nuit la bave remplace au coin de tes lèvres
 le sel des baisers mouillés des larmes

qui grelottent qui grelottent
 des retrouvailles faméliques
 qui ~~les~~ emportent

#fisha

plus de retrouvailles jamais
 plus de baisers jamais
 plus de sel
 dans tes larmes tariées par
 peurs

le soufre soulagé de tes

le souffle

enflammé de tes leurres

alors

ta colère et ta vengeance
 enfermeront ta délivrance

– raid jubilatoire en *ego-trip* impudence

plus de larmes factices pour les étreindre

feindre

encore

et plus d'eau douce pour éteindre

l'incendie-shaming

il pleut des cendres sans arrêt par la fenêtre ouverte
à tous les vents

cigarette sur cigarette
tu t'enfumes les idées pour faire apparaître
un encensoir à tes délires fragiles
fantômes de rêves en volutes sur fond d'anachronisme
images d'orgues déchaînées
le son en plus et en sourdine
dans ta tête allumée

ces amours d'un soir ont figé ton allure
fatiguée
et le pas décidé tu fais le tour de tes désirs
frelatés

sans attendre, tu relances alors

ta soif d'antan

ces idées mortifères t'excitent un temps
et tu replonges en état de solitude aggravée

épuisé lassé par tes sursauts de séducteur sans proie
tu ravales au biberon désuétude acide et bromure
tu recomposes le numéro du sort vainqueur
mais descends soudain de la scène
presque ravi de tes chimères

stop, c'en est trop
non, tu ne sortiras pas de ces murs

la tristesse comme seule enfant de toi tu pries
 les bras en croix sur un matelas d'occasion
 et tu fixes dans ta tête une idée de la mort
 qui ne sera pas seule à soulager

dans tes songes obscurs
 la clarté d'une lampe dessine une escarcelle
 de plaisirs enfouis

combien d'autres avais-tu oubliés en te retirant du monde ?

une soustraction réciproque
 qui fait de toi un célèbre inconnu

de cette retraite exaltée tu fabriques une prison de pierres
 tu construis ta privation pour ne plus pouvoir jouir
 de l'infinie liberté

– incorrecte non-méritée v(i)olée –

procurée par ~~ton bon souvenir~~
 leur mort

les yeux des autres ne sont plus
 ne sont plus pour toi une menace
 alors tu rétrécis ces murs
 pour immerger ta tête dans la glace

diviser ton regard
 y déceler une ombre
 et provoquer un intime face à face

que faire ainsi ensorcelé ?
 par tes propres erreurs ?
 par tes propres formules...

faiblesses ?
 as-tu dit forteresses ?

nul doute qu'il faille un jour

payer pour tes crimes
 quémander rédemption

à tes idoles

avant de toi-même t'achever cendres froides

emmuré parmi elles

au centre

au centre de ton attention

au centre de tes intentions, le pardon

combien de temps encore pleurer dans tes paumes noircies

elles qui s'étaient épanouies grâce à toi

en toi et – grâce à toi en elles

nées de ta souffrance

elles

naguère si désirées

anéanties par ta fumeuse convoitise

– jalouse possession

séduites conquises et puis

chassées

ignorées

perdues

assassinées

par deux fois foudroyées

respecte le vœu de la vertu
 te disait le miroir
 ce petit morceau de conscience indélicate
 soigneusement muselée
 derrière tes paupières
 serrées soudées parfois tout le jour

connecté au hasard
 tu te concentrais fort pour qu'~~elles~~ pensent à toi chaque nuit
 l'air de rien telle une apparition providentielle
 tu venais ~~les~~ prendre dans leurs rêves
~~les~~ arracher aux destins possibles
 de leur libre-arbitre

~~elles~~ venaient ensuite à toi hypnotisées
 la peau ardente
 et tu détournais le regard

mais une fascination stérile ne peut durer
~~elles~~ ont entamé sans toi une métamorphose
 fatale
 et leur désinvolture a mouché tes chaînes vaporeuses

cependant ta souffrance est restée
 intacte
 elle
 quoique tu fasses
 tu ne ~~les~~ oublieras jamais

alors
 tu as repeint de rouge et puis de noir
 ce maudit miroir avec
 la première idylle égarée

alors
 tu dis adieu à ta vertu

la première fois, t'en souviens-tu ?
 quand tu as bâillonné ton amour

elle était de celles qui révélait dans tes yeux la lumière
 en kaléidoscope

la lumière de la vie

renaissante
 comme parfois
 en un instant
 une étincelle envahissante t'enivre le torse
 et redresse ton zob jusqu'au bout de tes doigts
 envahissante jusqu'à l'obsession défendue
 – voire (chasse) gardée

dans ta voix sirupeuse s'invitaient quelques promesses
 d'intrigue
 à défubler plus tard en coulisses
 construire et nier plus tard le secret –
 une fois son éclosion accomplie

tu gardais le contrôle
 sauf sur elle
 sauf sur toi

tu as voulu lui dire
 elle n'a plus voulu y croire

elle a quitté ton flanc pour un autre et c'est un autre
 qu'elle a aimé un autre t'a fait jouir
 qui TE t'a prise

c'était perdu plus rien à faire
 même l'envie de la reconquérir
 envenimait ton sang de jalousie

elle était la première
 dont tu t'es enfui
 dans un bruit
 de feu de coup

coupable première des amours mortes
 – toxiques

l'allumette les cendres

sans le partage du remords

tu gardes en gage ces malheureux trophées
 – ces miettes ces traces invitées

Pierre après Pierre
 un festin grotesque aux convives dévorées
 pour te garantir un passage transitoire de l'autre côté
 dont tu ne reviendras pas

alors tu en as construit ces murs
 pour mourir avec **elles**

elles te font peur depuis toujours
 aujourd'hui l'heure du compte
 à rebours sonne le glas dans ta tête grise
 effectivement encellulée

tu voulais juste qu'**elles** t'aiment et t'appartiennent
 – *ecce homo sapiens sapiens*

tout savoir
 mais l'idée de **les** accomplir ne voulait rester qu'une idée
 bien à toi, enfin à toi
 plus **elles** t'aimaient, moins toi, tu **les** aimais
 et moins **elles**...

– la rage en place du cœur

tu **les** as consommées ensuite
 dégustées toutes

les lettres
 de leur prénom
 amputées d'enfance et d'histoire
 leur existence dépendant seulement de la tienne
 patronyme sarcophage

littéralement létale
 anonymie sans ton sceau accolé jusqu'à dans les journaux
 – cela te fait sourire

l'ecchymose éternelle

et tu renais chaque fois de leurs cendres
 chaque fois plus affaibli
 triste phœnix consume ta décadence

rassure-toi
 plus rien d'autre que toi ne te perdra

depuis longtemps tu as cessé de lutter
pour sauver ta peau laver ton honneur
de l'abandon de ~~elles~~ qui ne te doivent rien

tu as pourtant traîné ton cul jadis dans les plus hautes
sphères du pouvoir
tu l'as vendu parfois et pas toujours au plus offrant
pour dénigrer tes avantages
sans en tirer aucun
va comprendre ce qui te faisait bander alors

c'est maintenant que tu te causes en face
le membre mou et les baloches qui gênent
entre ces trois murs dont tu ne vois plus l'issue
même si ta tronche trépasse et te dépasse
pas un regard d'empathie en face
– hélas

le quatrième est la clé qui t'enfermera par-dessus bord

tu creusais ton trou pour tarir les regards
haineux accusateurs envieux et mimétiques
un trou trop près du sol
pour que tu leur échappes si vite

tu creuses encore pour te rapprocher des bas-fonds de l'âme
humaine

– enracines

l'ennemie commune du cénacle
il faudra plus de deux mille ans pour émousser l'outrage

– *gaslighting*

éblouissant comme toujours
récupération programmée du statut de victime
il leur manque encore un peu d'opium
pour te lyncher la grappe

tu ne sais toi-même quoi espérer
l'âme enfreinte de tes bassesses
et si tu étais dans leurs yeux
tu n'y verrais que liesse

– cathartique

jouissance des maux perdus sous le poids de leur masque
eux non plus n'ont pas précipité leur chute
mais ont comme accepté l'ombre du nuage

incoloré et stoïque comme tes derniers regrets

déjà tu ne vois plus le jour
et les trémolos de ta voix ne te parviennent plus
comme
avidement absorbés par le souffle conjoint des pierres
empilées là
par toi-même

le tombeau achevé tu as
dessiné un masque de cendres
sur ton visage
pour cacher à ta vue orpheline celui de la vieillesse
incandescente
tu ne supportais plus les sillons creusés sur ta peau
comme une terre labourée d'où plus rien ne sera cultivé
pas même les coups des justiciers
semés en tout comme des baisers

tu les sens qui enflent chacun de tes traits

doucement

tu prends conscience que l'absence n'est pas un vide
elle est le trop-plein
qui fait des nœuds dans tes tripes dans ton cœur

ensemble ~~elles~~
 serrent
 plus fort plus fort
 tu fléchis les genoux les mains sur ta poitrine
 décharnée
 un rôle muet en place du pardon
 tu voudrais capituler
 mais déjà succomber
 serait le comble de leur déshonneur

relève-toi, il n'est pas encore l'heure
 tu ~~les~~ affronteras tout de même
 un jour prochain
 et pour cela tu dois
 sacrifier ton repos comme toi-même

rappelle-toi le prix de ta langueur
 passée
 pour nourrir le sol de ton expiation

lente

rappelle à toi le fiel qui coule de ta foi
 il n'est plus temps de se dérober
 à la poussière

prostré dans un coin taciturne tu creuses
 un énième trou en attendant de mourir
 spectre adoré aspiré
 le temps est long qui t'avalera tout entier

~~elles~~ ont revêtu chacune une ébauche d'abandon
 incomplète encore
 une idée de ce qu' ~~elles~~ ont été pour toi
 recomposée en substance pour l'occasion
 tu peux sentir leurs doigts leurs yeux
 déjà frôler tes chairs

– l'ultime déchirement n'est pas loin

leurs élans se structurer en un seul
mur une seule
mâchoire qui se resserre

évitant en vain les regards tu penses à te soulager

au milieu des dernières ordures
flottant sur le reste de tes jours
oraisons bile ou excréments
plus rien de beau ne sortira de toi

c'est

rappelle-toi le parfum de ta valeur
passée son artifice

trop

évanoui consommé

tard

rappelle à toi l'écho des citadelles
désespérées
la débauche de tes organes
putrescents

seul

devenu l'ingénu coupable d'avoir éprouvé l'interdit
tu te prosternes
les genoux les mains dans tes déchets et tes odeurs
la merde
c'est la rançon de la mort
que tu as octroyée à tes bamboches Galatées

la cupidité à dégraisser
accroupi
tu te décharges sur un ton burlesque
à ta limite du ridicule
étape nécessaire de cette purgation

– purge insensée

~~elles~~ attendent patiemment que soit achevé
le vide laissé en toi
satisfaites d'y prendre place bientôt
y prendre place à ta place
dans un au-delà imaginaire

– imaginé depuis la nuit des temps

qui durera plus longtemps que ta vie absolue

elles t'interpellent d'un tu adorateur
et soufflent sur les dernières braises de ta volonté propre

rappelle-toi le prix le parfum l'alcôve
la baise
et la vision de l'aurore

ton identité arrive à expiration
c'en est fini des affres de ta soudaine allégerance
au monde entier

à la communauté des *autres*
plus rien dedans plus rien en face

il pleut des cendres dans ta tête
c'est là que la fin recommence
sans attrait
car pour toi nulle vision de l'aurore

pleinement aspirée par l'absence

du regard

des AUTRES

– le temps –

l'oubli

c'^{en} est fini

de

toi



tu te trompes oiseau de malheur je n'ai pas terminé ma quête
et ce n'est que le début d'une épopée d'outre-tombe
qui ne te regarde pas
dont tu ne pourras lire que l'artifice
délétère en surface

là où tu es
tu survoles les cimes de quelque ambiguïté inhérente
– itinérante

ceci te trouble mais
je ne reviendrai pas
pour t'expliquer les failles que tu n'as pas pigées

tu te trompes car je ne suis pas en quête
de mon identité mais je cherche la fuir
à m'en défaire

justement te fuir
m'en départir jusqu'à l'aliénation réelle palpable
et s'il-te-plaît ne m'aide pas si je souhaite
me désincarner de l'intérieur vers l'extérieur
et toucher ma dés-identification
ne plus me connaître encore moins re-
naître

à tes yeux/ton œil
planqué là

pour ne plus douter de mes échecs & les fondre aux symboles
de ces amours déchirées

fais-en autant
pour mieux comprendre où j'ai faibli où mes choix ont échoué
sur la berge apocryphe que tu es seul à voir
comme
une recherche d'innocence

tu as voulu descendre dans ma tête et la tempête approche
ultime celle
qui balayera mes abandons damnés par leurs courtisanes
et

mes derniers désirs
abandonnés comme tous les autres
avant eux
volés ensuite
à chaque fois par un nouveau rival

tu as voulu des
cendre·s dans ma tête

et la tempête balayera tout

– et toi avec ne m'en veux pas
si tu n'es pas assez forte

tu l'as souhaité ainsi et n'en sortiras plus
tends l'oreille

je peux entendre la rumeur iconoclaste
des quêtes adorées puis laissées de côté dans un coin
le coin au fond à gauche de mes pensées
par la porte dérobée
je voulais avoir le loisir de les embrasser
quand bon me semble

parfois caressées sans chercher métrique ni prosodie sans
but explicite
je voulais juste du doigt les éprouver

aussi
je voulais du doigt les laisser à distance mais
elles ne pouvaient s'empêcher de
revenir à moi, lancinantes, me séduire
me tenter
j'étais fou ivre grisé de l'aventure encore recommencée

cependant ne pouvais me résoudre à leur céder
céder aux avances diaboliques
que j'avais moi-même inspirées
allumées

pas une latte de plus non
pourquoi je l'ignore encore
trop dur trop facile
trop souples trop malléables
j'en étais je suis toujours incapable
de les pénétrer ainsi

oui peut-être je suis lâche ou est-ce moi qui suis flasque
mais qui es-tu toi ?
ma conscience bonne mauvaise ma mère mon enfant ?
qui es-tu toi qui regardes encore mon ombre
s'allonger
rapetisser derrière ces murs jusqu'à la dernière

es-tu ce moi mort avant moi
et qui m'observe amer
te rejoindre ?

désirs fragiles désirs futiles désirs ultimes
un par un brûlés devant la peur la honte
de les accomplir sans les combler
et de les décevoir

c'est toi-même qui les as personnifiés
pour me rendre coupable
sans toi pas de crime sans toi pas de faute

je sais que je ne reverrai pas le jour et c'est un soulagement
nécessaire
j'aurais dû vivre mes rêves et je le regrette aujourd'hui
je me le fais payer
les désirs reviennent devant mes yeux
me narguer
se targuer de m'avoir tourné la tête
à moi jadis si fier de ma force de mon renoncement

tu me trompes maudite engeance tu entaches mon nom
en le costumant ainsi qu'un personnage gargarisé
mais ça m'est égal aujourd'hui
nous sommes seuls au milieu des ruines
d'un monde déchu pas par ma faute

questionne-toi
j'attends

j'attends

que ton œil disparaisse enfin
écoute
plus personne ne t'entend

ce n'est pas le temps qui passe

moi j'ai encore le pouvoir

c'est moi qui passe

le temps

quel est le sens de tout ceci ?
peut-être n'est-ce là qu'une idée
l'interprétation de ma peur
par-delà mon corps vieillissant
lunatique et sans espoir

peut-être ne suis-je pas ici peut-être n'est-ce là qu'un mirage
où j'enrage d'avoir abandonné si vite
le bonheur de mon éternelle insatisfaction
c'est ce qu'elles espèrent à me tenter encore
à tenter de me perdre
à me déclarer leur flamme et la guerre

– c'est trop tard

mais pourquoi ne le comprennent-elles pas ?

Circé métachroniques

elles n'abandonneront jamais

et se vengeront tout leur soûl de ma lascive indifférence

qui dès à présent leur appartient

mais est-ce bien une vengeance ?

ce n'est que du désir pour moi

moi

moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi

moi

je suis une lame ardente
 aujourd'hui rangée dans son fourreau
 jamais plus je ne livrerai bataille

je n'ai que faire de leur intrusion alternative
 dans mon corps altéré
 par leurs querelles
 et bravades sibyllines

elles auront ma peau à revêtir comme un trophée

#peaudâne

mais je n'ai pas peur
 je ne ressens plus la douleur

je vous manque déjà

les murs grondent de ma pâleur
 fourmillent autour de moi
 s'engouffrent sous ma peau
 charognards fourbes ils
 pleurent
 et je ne peux plus les fuir

dévorent-ils l'espace
 l'espace du dedans l'espace du hors-là
 pour me réduire en poussière

l'incendie imaginaire redouble alors dans mon crâne
 leurs larmes de cendres
 s'entrechoquent sur les parois en écho
 à l'hérésie fanée de ma funeste pénitence

c'est l'heure du véritable festin
 on dit que le feu dévore mais que penser de ce bois mort
 qui m'habite inerte et sans craquement

intact

ils me rappellent à l'ordre
 l'ordre de les suivre
 de me défragmenter case après case
 carreau blanc pour carreau noir
 succomber à l'histoire

mon double de chair n'est plus
 pour répondre à l'appel des naphtalines
 embuées embrumées
 démythification forcée de mon ignorance
 pourrissante

je ne casserai plus de miroir ni ne trouverai non plus de
 justifications
 à la résignation qui m'a rendu meurtrier
 meurtrier de tout ce qu'il y avait d'humain en moi
 d'amoureux
 de

l'élan nécessaire au sursaut quotidien de

– l'ego

ne pas ne plus avoir à souffrir
 à cause d'un abandon subi
 plus précisément des ruptures
 engrangées dans l'axe enfilées comme des perles
 d'obscènes scènes exquis
 décennies après décennies

immaculées narratives

impossible d'arrêter la drogue du cœur
 d'avaler en douce
 cette liqueur
 j'y revenais toujours
 l'âme embourgeoisée par la poésie
 j'en ai rempli du crayon vidé des yeux
 ces nécro-pages

laissez-moi revenir à la neige

au coton de préférence
 de la virginité moelleuse du bouquin à écrire
 à la douceur de ma mère
 et puis au linge qui me soulage

– parenthèse régression salutaire

et me préserve des flammes
 la neige amniotique engloutit plaintes et huées
 à mesure qu'elles s'élèvent s'érigent
 s'exhaussent
 marche arrière amorcée jusqu'au bout

– interaction de réminiscences

l'impasse du souvenir me protège
 un temps de paupières closes
 règne sur cette parodie de purgatoire
 la neige c'est l'avant tout

laissez-moi une seconde pour repenser l'instable
 insistance des démesures d'autrefois

laissez-moi repenser ma servilité au vide
 ordure des maîtresses jalouses
 vous encore vous
 toujours vous
 céder ou s'éteindre

la liberté c'était

trop pour moi
 mais la fatigue m'aide à tenir

– c'est

cette chambre
 froide
 suit désormais le tour de mon corps
 le remplace même

j'ai posé là-haut la dernière pierre
 ça y est
 il ne m'est plus possible de dire si cette pierre

est posée sur ma tête
 ou si ma tête [ε] cette pierre

si ma pierre *remplace* cette tête

il ne m'est plus possible non plus de tendre les bras
 devant ni sur les côtés
 de sentir savoir s'ils m'appartiennent encore
 la transpiration sensuelle des murs s'approche et caresse
 mes mains sanguinolentes qui ne s'en laissent pas troubler
 ni soigner
 mes pieds nus touchent chacun une pierre à chaque bord
 plantés dans le stupre des excréments de mes chimères
 du bout des orteils à l'arête droite gauche

voilà l'enfermement que j'attendais
que j'ai construit de mes désirs

je respire doucement
inspiration
à-coups de gorge
de plus en plus de peine
bientôt je suffoquerai et ce sera la dernière

expiration

je les entends demander grâce
une nouvelle fois
je souris enfin
ah je les ai bien eues

mes fantaisies mes convoitises mes vanités
goûtées du bout de la langue et puis rangées au placard

recrachées planquées dans le tabernacle
que tu ouvriras demain pour absoudre tes fidèles

– bowl shit

elles non plus ne peuvent plus s'en sortir

une deuxième mort pour une réelle disparition
leurs cendres subsistaient encore en moi
elles s'amassaient jusqu'à en construire ces pierres
mon étroit tombeau
une pierre pour chaque ambition meurtrie
vanité tentation cupidité
cette fois pour de bon c'est fini

l'utopie

tu vois, à part moi, il ne reste plus rien
c'était bien du vent tout ça
à mon tour de m'envoler avec

ah je les ai bien eues
et toi aussi
qui voulais me juger
sans comprendre les raisons de mes rechutes de mon exil
définitif

à vous de disparaître

– de mes yeux révulsés

et non moi

adieu

il pleut des cendres dans la tête des gens qui pansent
 qui pansent encore le monde ta vision de l'aurore
 – leurre vision d

en écorchant partout ailleurs
 en décrochant par-dessus tout
 une apocalypse revisitée pour l'occasion
 première et dernière révélation
 – d'horreur

ton personnage de fiction cabossé
 tu es descendu dans ta tête
 en douce
 comme au sous-sol
 la cave humide de tes noirceurs intimes
 pour rester enfermé dans ton crâne
 ascèse oblige

fendu en deux
 comme elles
 et disparu du monde
 pour une schizophrénie de circonstance

il y en a bien une que tu regrettes et elle est à mes côtés
 en vie plus exactement
 la seule à garder dans ses reins l'inavouable jouissance
 tandis que tous désiraient sa vengeance
 – renaissante débandade

depuis quelques temps déjà tu ne voyais plus son fantôme
 habiter tes rêves
 après t'être débarrassé de son écrin
 et la solitude t'est apparue soudain
 comme le seul fardeau impossible à bannir

peut-être es-tu vraiment tombé
 amoureux cette fois-là
 c'était ta dernière folie

lol

il ne sert à rien de te cacher en toi-même
 pour l'éviter
 tu vois, tu l'aimes encore
 existons l'un par l'autre
 & construisons notre chemin de pierre

allez

allons

// ensemble //

·
·
·

cueillir ta chute

je lui offre ma part de gémellité



il pleut des cendres sous tes paupières
et tu croyais mourir plus vite
mais un mince filet de vie te parvient régulièrement
qui prend la forme d'une phrase musicale
je le sais
tu ne peux te résoudre à y être insensible

elle te parle du passé et tu ne penses qu'à venir
revenir

en elle

la mort n'est pas si facile à atteindre

seul

c'est moi qui te la refuse
collée derrière ces murs
que j'enlace pour mieux te ressentir te
ralentir

redeviens

n'éteins pas la musique

le rythme de nos battements de cœur
un coup chacun pour mimer l'ultime symphonie
une seconde pour atteindre
l'identité que tu as fuie avant que je ne te retrouve ici

n'éteins pas tant qu'il reste
une flamme
l'abandon de soi dans sa plus simple pureté

n'éteins pas ... __ tu vois

tant que *JE* est là

_____

tu ne meurs pas

Postface

Des cendres de Dom Juan... ou Descendre de... Dès le titre, une alternative. Une alternative fois deux, servie comme un buffet d’amuse-gueules avec le son, l’image et la tonalité : une thématique globale, le donjuanisme – on l’aura saisi – et donc l’amour, peut-être, la violence, sûrement, le concept de liberté, surtout. Ce jeu lisible dans la sonorité et la mise en espace du texte, le résultat d’une équation *métalchimique* de l’expression négativement connotée *jouer avec le feu* et, bien sûr, tout ce que ceci implique de l’héritage socio-culturel qui, quoique collectif, reste propre à un individu additionnable à l’infini.

D’emblée le titre, donc le jeu de mots, le jeu sur l’espace de la page, le point médian à la place d’une parenthèse auto-délébile pour l’indiquer, le jeu de mots comme un panneau de signalisation plutôt que comme appât, quoique : volontairement provocateur, certes, car ce n’est pas de l’écriture dite *inclusive* ici, mais il est à parier que l’immédiateté visuelle du point médian provoquera l’immédiateté épidermique de farouches chevaliers de l’Apocalypse. Le point médian, cache-sexe du Dom Juan des temps *modernes* ? Oh, malheur !

Mais reprenons... Évidemment manipulée, voire à son tour manipulatrice, cette référence à Dom Juan se veut moins narrative et encore moins chronologique, car suivant le fil non linéaire de la mémoire, ancrée dans une escalade atemporelle. Par extension, apparaissent en creux la violence conjugale, les divergences incompatibles dans l’acceptabilité des modes de vie, et se questionne la soumission... aux injonctions diverses, à la condescendance de la *bienveillance* imposée, à l’injonction à la *reconnaissance éternelle*. En d’autres termes, l’amour, concrètement vu comme une dette non-bornée à l’autre plus que comme le don de la meilleure partie de soi-même à un instant T – et pourquoi pas un instant H comme le chakra sacré d’un monde périphérique. Une remise en question de la

temporalité dans l'amour, la destruction/reconstruction des souvenirs en mémoire épisodique, de l'éternité ascensionnelle idéalisée versus butoirs cloués au sol.

Admettons.

Provocation immédiate à part... Si l'on gratte la première couche des topoi du libertinage, de la libération morale aux amours déçues et déchirées, lâchées en mode *écriture automatique* aux influences dadaïstes du siècle dernier, au-delà de la tradition littéraire de la confrontation de valeurs, ici mise en scène par l'intermédiaire d'un faux dialogue de partie à partie, ce texte se veut avant tout un humble lieu de recherche sur la langue, sur la poésie, à l'échelle d'un format A5 et se coulant tout de même paradoxalement dans une pagination ordinaire. Un micro-laboratoire personnalisé où la langue est en vie même quand elle fait semblant de dormir dans ces cages, remue et cherche à se grandir à l'intérieur de l'espace de la page, à l'intérieur de l'espace du livre, qui d'ailleurs n'est pas le même au format papier ou numérique, *boîte* versus retour au *codex*.

Ce qui est interrogé ici – car on ne sait pas si c'est la poésie qui questionne la langue ou si c'est la langue qui questionne la poésie – ce sont les potentialités syntaxiques et sémantiques de la langue, potentialités surtout référentielles.

En effet, dans ces actes d'énonciation, quelles en sont les coordonnées ? Il n'y a volontairement aucune indication concrète permettant de nommer énonciateurs, destinataires, lieu et date. Chaque lecteur doit construire son propre parcours, à la fois de lecture, mais surtout son propre parcours interprétatif.

Alors oui, s'impose, pour rassurer, une intertextualité avec le mythe de Dom Juan, avec Molière dans sa possible articulation sociétale, indiquée seulement par le titre, que l'on n'est pas forcé de prendre en considéra-

tion, cette référence peut tout à fait être considérée comme accidentelle et opportuniste, mais apparaît aussi une interdiscursivité, une intergénéricité (théâtre, poésie, monologue intérieur du Nouveau Roman ?) puisque ce qui est raconté fait appel, intuitivement, à d'autres projections : des histoires personnelles, des faits divers, la phraséologie politiquement ou communautairement connotée des réseaux sociaux, qui viendront nourrir le sens immédiat en ajoutant métaphoriquement un surplus de protéines sémantiques. Jusqu'à la grimace ? Jusqu'à la nausée ? Jusqu'à quelle résistance ?

Donc reste présente aussi cette mise en abyme de la réflexion sur l'ordre des mots, sur l'espace de la page, puisque le sens de lecture n'est imposé que par la guidance des normes usuelles. Par habitude, on suivra l'ordre des parties, l'ordre des pages, l'ordre de la page, mais il n'est pas exclu que chaque partie, chaque passage puisse être lu en toute autonomie, comme tout en écho. L'ensemble construit tel qu'il se présente n'est pas un ordre de lecture nécessaire, le côté *éclaté* de la mise en espace implique une mise en voix, une subvocalisation (intérieure ou réalisée). Ainsi, si l'on a pour habitude d'opposer « poésie visuelle » et « poésie sonore », ce texte invite à exprimer conjointement leurs potentialités réciproques. Ici, le rapport entre le son et l'image du texte est essentiel au premier pallier de la lecture sensorielle : le texte est sonore, les mots sont sonores, mais pas seulement, la page est sonore, en ce qu'elle lance des échos par la disposition des mots, des ricochets, et surtout des silences... qui s'imposent à la lecture et contredisent l'injonction à la lecture ininterrompue et faisant sens tout de suite. Le concept d'*ordre des mots* est donc ici à double sens également : l'*ordre* signifiant une « disposition des choses », une « succession obéissant à une loi » ou une « admonestation disciplinaire » et le groupe nominal prépositionnel « *des mots* » étant soit sujet actif soit sujet passif de cette notion d'*ordre*.

A l'intérieur du cadre de la page, se trouve également questionnée la langue normée, ainsi que la langue dite littéraire, par l'irruption impromptu-

tue de termes familiers, vulgaires, de situations triviales non-poétiques, ou des mots anglais qui résonnent à la mode des réseaux sociaux, et donc, incarnent les immigrés poétiques qui squattent à l'intérieur des cadres, d'emblée estampillés OQTF par l'italique ou l'hashtag, voire OQTP en l'occurrence. Par cette fuite de la phrase canonique qui se heurte au bord des marges, le texte pose la question de quelle liberté, quelle libération, quelle déconstruction est encore possible aujourd'hui. Les mots fuient les sens, fuient les injonctions de leur orientation initiale, ou même le *hors-là* de leur polysémie, puisque l'interprétation permet de dépasser ce cadre normatif, ce cadre normé de la langue française elle-même, et peut ne pas se reconnaître dans le miroir de ces pages, et pourtant les comprendre... jusqu'au sens étymologique du terme.

Qu'est-ce que la grammaire apporte au genre poétique et qu'est-ce que le genre poétique apporte à la grammaire ? Pragmatiquement vôtre... ego... Ce texte se lit avec une grande liberté, sans obligatoirement lui signer concession.

Et si l'on souhaite prendre un exemple concret dans le texte, quels sont les mots rayés ? Et pourquoi sont-ils rayés ? C'est déconcertant car même si le geste de barrer ne l'est pas en soi, en garder la trace dans le livre l'est, mais pourquoi ? Et surtout pourquoi se pose-t-on la question ? Parce que tout le monde ne garde pas ces traces, ces ratures, ces photos déchirées, et si cet acte était partagé par tous, il serait comme un pictogramme, et la question ne se poserait pas.

Mais ce que l'on raye ici, c'est le pronom « elles », donc, en contexte et intertextualité évidente, la référence du pronom, ce sont les « femmes de Dom Juan ». Il semble vraisemblable que ce « elles » barré renvoie à

1 - Obligation de Quitter le Territoire Français (#loi) ; Obligation de Quitter le Territoire Poétique (#hérésie).

l'humain, mais quand l'humain est réifié, objectifié, à quoi cela renvoie-t-il ? Des femmes-objets ? Certes, mais s'il s'agit dans ce cas d'objets de consommation, alors à qui s'adresse le texte ? Sommes-nous coupables ou victimes ? Et donc qui est ce « Dom Juan » qui consomme, qui consomme jusqu'à ce que la référence littéraire et sa liberté revendiquée soit mises en défaut par les barrières de ses actions elles-mêmes ?

Parlons de référence certes, mais aussi de référent : qui est « je », qui est « tu », qui sont « elles » et « elles », sont-ce les mêmes personnes ? Même si le point de vue est différent, est-ce adaptable à chaque situation ?

Malgré l'incompréhension, la douleur et la perte, les liens entre les différents actants de la situation d'énonciation mise en scène questionnent eux-mêmes leur légitimité, par le biais d'un « je » et d'un « tu » toujours exclusifs l'un de l'autre, il s'agit là d'un absurde dialogue de sourds, d'aveugles, d'incarnations du déni, d'une négation inconsciente de l'*alter... ego*. Dans tous les cas, le « je » identifié comme « Dom Juan » est seul, mais seul dans le sens singulier ou au singulier ? Face à lui, un autre « je » qui dit « tu » et à qui l'autre « je » dit « tu ». Et non pas « elles », les objets du discours qui n'ont pas droit à la parole. « Elles » sont les femmes consommées dans la première partie, et ce « je » incarne la mauvaise conscience de Dom Juan, qui vient, qui s'impose, qui l'accuse de la mort de ces « elles » au pluriel. Ainsi sommes-nous en droit de nous demander si ce qui est rayé dans un texte, c'est comme dans la vie, c'est réglé ? Ça n'existe plus ? Est-ce qu'on raye le passé ainsi ? La mort ? Néanmoins, si le présent garde cette trace, c'est qu'il est encore là, toujours lisible. En palimpseste subsiste une cicatrice, un stigmate, si l'on veut conserver une connotation symbolique religieuse provoquée par la référence à Dom Juan

D'autre part, ce qui est souligné l'est-il pour tout le monde ? C'est-à-dire que si ce qui est important pour nous, ce que l'on met en valeur, est souligné, le « Dom Juan » souligne ces femmes, en plus de souligner leurs

formes (linguistiques ?), et donc sa propre importance par rapport à « elles ».

Il n'existe pas sans « elles », alors qu'elles sont exclues de cette énonciation, et donc n'existent pas en tant que personnes susceptibles d'intervenir. En effet, ce qu'il souligne également, c'est le fait qu'elles n'existent pas sans lui, et c'est pour cela qu'il leur impose son nom, car même mortes et rayées, il est souligné qu'elles existent par lui, par et dans son discours.

Dom Juan s'est pétrifié lui-même dans une construction mortifère en forme de hiatus/phallus inerte et stérile, construit par un passé indélébile, visible sous les ratures, mais sans futur. Son futur s'est incarné en ce dernier « festin de pierres » qui sert de tombeau vertical à ce Dom Juan devenu donjon, ce personnage érigé seulement par lui-même et son obsession de hauteur et d'accumulations délétères, dans lesquels il s'enferme, inerte et clos sur lui-même, il mime sa propre présence pour conjurer l'absence du ou au reste du monde.

Oubliée... La descen... dan... se ?

Isabelle Monin, 04.2021

Isabelle Monin a déjà publié

Le Premier jour où je suis mort, je n'ai pas pleuré, nouvelles, Éditions Chloé des Lys, 2014.

3X rien des astres, poésie, Éditions Vermifuge, 2012.

Création poétique et nouvelles technologies, en collaboration avec Mustapha Krazem, in *La langue littéraire à l'aube du XXIème siècle*, EUD, 2010.

À la Frontière Désillusions, autoédition, 2001.

Poèmes et nouvelles dans des revues

Némésis (2001-2011), Trajectoires (2002), Vermifuge (2010), Squeeze (2011) et Dézopilant (2011-2012).

⊥

Les images de Philippe Agostini qui accompagnent la version numérique de ce poème sont des découpages opérés dans des planches de linogravures imprimées à la sauvette à Chatillon/S. en 1993.

⊥
Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020
Jos Garnier, *Le temps s'est fécondé à l'os*, 2021
Manuel Reynaud-Guideau, *Quartz*, 2021
Roland Choppard, *Progressions*, 2021

⊥
margelles

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020
margelles n°4, hiver 2020
margelles n°5, printemps 2021
margelles n°6, été 2021

⊥
Les cahiers [appareil]

Adèle Nègre, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 06.2020
Gilles Marais, *Trois pièces*, 11.02020
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, 12.2020
Daniel Leuwens, *Variations Baudelaire*, 04.2021
Fabrice Magniez, *Formes*, 05.2021

Cahiers [appareil] se veut une extension souple des différents projets en cours - dont la revue *margelles* - tout autant qu'un objet autonome, qui propose diverses publications littéraires et/ou plastiques.

Ce présent *Cahiers [appareil]* existe en deux versions : l'une est numérique et téléchargeable gratuitement sur le site de la maison d'édition, l'autre est imprimée. Les images qui accompagnent la version numérique sont de Philippe Agostini, celles réalisées pour la version papier sont de Jean-Christophe Legendre.

Conception graphique Philippe Agostini

Juillet-Août 2021
Version numérique



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

« Voici une poésie palpable, organique, faite de chair et de sang. Une écriture qui est un cri. La parole qui s'échappe de ces pages est si forte, que je n'ai pu réprimer l'envie de la dire à voix haute à la première lecture ; complexe et multiple elle propose des éclairages différents d'un même vécu où les mirages de chacun se mêlent à nos propres images » nous dit Léonor Bolcatto.

Revisitant aujourd'hui le récit de *Dom Juan*, Isabelle Monin propose ici un double examen de conscience des (incan)descentes danses d'un séducteur collectionneur inconstant, tandis que son terme approche.



Version numérique